


LA VARENDE

GENTILHOMME D'HIER ET D'AUJOURDH'UI

PRÉSENCE DE LA VARENDE

MMIV




Cette édition
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de la Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 400.

EXEMPLAIRE
sur vélin Rivoli

N° 155

JEAN DE LA VARENDE

GENTILHOMME D'HIER ET D'AUJOURDH'UI



PRÉSENCE DE LA VARENDE

MMIV

PRÉFACE DES GENTILSHOMMES
CLUB DU LIVRE SÉLECTIONNÉ

*“La naissance
n’est qu’une part
bien faible
de l’aristocratie.”*

Honoré de Balzac.

GENTILHOMME D'HIER ET D'AUJOURDH'UI

Le Mot et la Chose

Le mot est un beau mot français, avec cet accord médian si rare chez nous : l'on dit les gentilshommes comme l'on dit les bonshommes. Le terme "gentil" est ici employé dans le sens ancien, qui signifiait à la fois beau et bon, et sans rien de la mièvrerie dont il s'est diminué. "Gentil" voulait dire valeureux, énergique, courtois. Mais, dans cette acception, l'adjectif a vécu. Etrange langue française que des pédants ont voulu codifier alors que tout est mobile dans une langue vivante.

⚜

Gentilhomme a d'abord commencé par être déterminatif et désignant un état. Il s'appliquait à ceux qui n'appartenant ni au Tiers-État, ni au Peuple, ni aux gens titrés, devenaient d'humbles privilégiés auxquels le Prince avait accordé une manière de grade, quelques avantages héréditaires, d'ailleurs largement compensés par leurs obligations. Bien loin des titres. Un grand seigneur était toujours un gentilhomme mais jamais un gentilhomme n'était un grand seigneur ; je dirais même au contraire, pour mieux déterminer mon propos actuel. Les grands seigneurs avaient des gentilshommes de suite. Le maréchal de Vieillevigne partant pour l'Italie emmène trente gentilshommes avec lui. Le fameux Concini en promène cent autour de lui dès qu'il prend l'air.



Le mot gentilhomme commence d'apparaître vers la fin du XVe siècle.

Avant, l'on disait le "chevalier", et il est caractéristique que gentihomme servît à le remplacer. "Gentilhomme" est, pourrait-on dire, la vulgarisation du mot chevalier, une laïcisation, peut-être. La foi n'est pas essentielle chez le gentilhomme.

Cependant, cette classe donna des preuves si singulières de sa valeur que son vocable devint qualificatif. Quand on a prononcé, en parlant de quelqu'un : "C'est un gentihomme", on ne fait pas un piètre compliment. Il s'agit d'un homme valeureux, allègre et droit. Pas forcément intelligent, peut-être ; "gentilhomme" représente bien plus des qualités de cœur que d'esprit. Si nous nous faisons gloire de sa vaillance, sa lourdise ne serait pas pour nous déplaire. Trop souvent l'intelligence va de pair avec la ruse et la perversité.



A l'ordinaire, quand les noms déterminatifs finissent par qualifier, c'est dans

un emploi péjoratif. Rien de plus utile que l'épicier qui débite les cinq épices, qui sont, crois-je, le safran, le poivre, la cannelle, la muscade et le clou de girofle... Cependant, dire de quelqu'un : "C'est un épicier", est-ce lui faire un compliment? Admirables pompiers casqués de cuivre et ficelés de grands tuyaux. Mais assurer d'un artiste qu'il est "pompier" ne l'enrichit point. Le mot "Sire" exprime la majesté, beaucoup moins quand il qualifie et qu'il s'adjoint d'épithètes : "Pauvre sire, triste sire". Ajoutons que notre mot de gentilhomme est peu employé aujourd'hui, peut-être parce que ces héros humbles et fervents se font rares ; surtout parce qu'on croit avoir trouvé mieux avec "seigneur". On dit : "c'est un seigneur". Cela implique plus de faste mais moins de touchante humilité; modestie encore sensible dans le mot "gentilhommière" qui n'est pas le château et confine au manoir.



Dans tous les pays du monde, cette entité du gentilhomme a trouvé son expression. En Italie, le galantuomo. Celui-ci serait brun, plutôt gras, avec des sourcils fournis et des traits réguliers. Il promène contre son coeur un gros bouquet pour satisfaire sa maîtresse, et un court stylet contre sa cuisse pour l'immoler le cas échéant, car il est amoureux et jaloux. Fidèle, d'ailleurs, et constant. Plus à sa maîtresse qu'à son prince. S'il est fort brave sur le terrain et friand de la lame, il n'affectionne pas exagérément la discipline et les risques militaires.



En Espagne, nous trouvons le caballero, traduction exacte du chevalier. Intrépide, lui, en amour comme à la guerre mais gardant une inexpressible dignité. Beaucoup moins remuant que le galantuomo, il s'inscrit parmi les plus laconiques au monde. Deux caballerros vécurent l'un près de l'autre dans la même auberge de

Santillane et durant un an. C'est à l'audience finale qu'ils surent qu'ils étaient l'un pour l'autre deux adversaires venus solliciter leur procès.

⚜

Cependant, tout près de nous, existe quelqu'un dont l'étiquette, dont le nom traduit presque exactement notre "gentihomme", et voici le gentleman britannique. On pourrait dire de lui qu'il se montre plus négatif que positif, tellement le nombre de choses qu'il s'interdira dépasse celles qui lui seront permises. D'abord, être né dans la grande Ile, en dehors de tous dominions. Avoir été élevé par une nurse acariâtre devant laquelle l'autorité des parents est nulle. Ne la quitter que pour l'école d'Eton, ou l'on se couvre le chef d'un haut de forme et le derrière d'un pantalon gris. Rougir aisément bien qu'en ne prenant rien au sérieux (humour). Avoir cinquante

ans, car on n'est pas gentleman à moins. Avant l'on postule.



Au Japon, nous avons le samouraï. Le gentihomme japonais a droit à la fureur mais jamais à la grognerie. Il doit savoir sourire et mourir, quels que soient la conjecture, l'heure et le lieu. En réunissant toutes les courtoisies des gentilshommes de tous les pays, on reste encore loin de la politesse du samouraï. Il a la gravité, le mutisme, la passion du caballero, mais il y ajoute l'étrange, le mystérieux sourire philosophique.



Et le nôtre, au milieu de tout cela, notre homme-gentil? Il fait beaucoup moins de volume que le galantuomo, mais bien plus vif ; aussi amoureux mais moins constant. Plus fidèle à son prince qu'à sa maîtresse et le premier soldat du monde. Jamais de poignard, lui, mais l'épée envers et contre tout.

Longtemps l'épée fut sa parure. Il aime le risque mais au grand jour. Le danger est son père et sa mère, et la témérité, sa petite sœur.

A l'égard du caballero, le gentilhomme pense sans doute à sa noblesse originelle mais n'en parle pas, quand le caballero, dans sa besace de derrière transporte sa généalogie à lettrines dorées. Mais comme le caballero, la besace du devant est remplie de croûtes, car lui aussi est pauvre et a toujours tiré le diable par la queue. Comme un noble étranger reprochait à Jean Bart de se battre pour gagner de l'argent, quand disait-il, ceux de sa nation personnelle ne guerroyaient que pour l'honneur : "Chacun se bat pour ce qui lui manque..." , répondit le corsaire.



Il est presque le contraire du gentleman. Avec lui, on admire tout ce qu'il serait surtout capable de faire. Il est aimable et accueillant quand l'autre,

avec le cant britannique, se montre rébarbatif jusqu'à l'heure de la présentation. Le gentilhomme se met en quatre ; le gentleman se recroqueville.



Il ne sourira pas mystiquement comme le samouraï : il éclatera de rire ; comme lui, il meurt dans la fierté de mourir mais en faisant des mots.



Le gentilhomme a donc des points communs avec ses congénères ; mais que possède-t-il donc de très spécial qui lui vaut une telle réputation? Le gentilhomme a donné le ton à ces vocables d'honneur. Les autres en semblent des copies, des pastiches ; il est le prototype indiscuté de cette caste universelle, son parangon. Il existe chez lui une alacrité effervescente et utile, une expansion supérieure, une ténacité mordante aussi bien qu'un abandon utile. Aucun fatalisme ; il plaque sans remords parce qu'il

s'accroche sans crainte. Quel est cet avantage brillant, comme une plume double à son feutre, comme une aigrette à son casque, comme une touche de feu à son front?



C'est la Gaieté

Il faudra toujours faire entrer la gaieté dans son personnage ; ici, pas de Chevalier de la Triste Figure, jamais. Plus ou moins scintillant, plus ou moins spirituel, mais ce bondissement, ce rebondissement lui est personnel et intime. Un gentilhomme mélancolique n'est plus un gentilhomme. Le rire écumant, la verve, la décharge joyeuse dans les pires moments. Ce n'est pas l'humour, par quoi le gentleman révèle sa classe, mais le frottement des mots, le jaillissement d'une vue cocasse, la réplique, l'allégresse verbale. L'humour consiste

à guider froidement vers la plaisanterie. La gaieté française étincelle et s'éparpille ; des éclats de rire au milieu des éclats d'obus ! C'est le gentilhomme français qui surnomme le terrible cimetière colonial "le jardin d'acclimatation", qui fait un pied de nez au peloton qui va le fusiller ; le grognard qui répond au général offusqué de s'entendre appeler tout simplement d'Hautpoul : *"Mon général, du moment qu'on ne vous appelle pas Pouldhaut...!"*

Une telle vivacité, une telle vitalité que si ces gens s'occupent de quelque chose, grand-chance qu'ils finissent par la mener à bien. A moins, évidemment, que ce ne soient des négociations secrètes, auxquelles les Anglais, les Allemands, les Espagnols sont plus adaptés. Seulement, cette ouverture créera autour du gentilhomme français la bonhomie, la confiance, la franchise, et, comme il y faut ajouter le chevaleresque et le courage fulgurant de nos marionnettes épiques, ne voilà-

t-il pas les qualités qui furent avant tout l'apanage du plus beau royaume sous le Ciel ? Le gentilhomme méprise la ruse et l'habileté. La duplicité sera sa bête noire. Quand il est forcé de payer des espions il leur tend leurs billets au bout de ses pincettes.



Il aime de tout son cœur, plus que de toute sa tête. Il aime avec liberté, quelquefois passion, mais très rarement mysticisme. Le caballero traitera Dulcinée du Toboso comme une princesse, et elle était basse-courière ; le gentilhomme traite les princesses qu'il aime tout à fait différemment... Il aurait un peu un cœur d'artichaut, mais n'est-ce-pas la faute des dames qui lui tendent des pièges si nombreux et si doux? Le gentleman est, paraît-il, sentimental et timide. Les crocodiles aussi ont des larmes... Le galantuomo, quand il aime à la trentaine, en a pour trente ans si Dieu lui prête vie, mais sa jalousie sert, à l'Amour, de cadenas. Le samouraï aime comme l'on prie.



Quelle a été la formation du gentilhomme? Des rudes guerriers issus de la Germanie sont enfin sortis des athlètes plus souples et plus ouverts, affinés par les Gallo-Romains, et qui furent eux-mêmes fort sensibles à la liberté d'esprit grecque, à ses jeux, à ce qu'ils en rencontraient chez les seigneurs de Rome qui occupèrent leur pays durant quatre cents ans. Oui, quatre siècles qui s'oublient toujours et durant lesquels se refondit une race. De plus, influence grandissante des hommes de paix et d'âme heureuse, influence de l'Eglise militante dont on ne dira jamais assez l'action civilisatrice, si la civilisation tend au bonheur général. Tous ces éléments, malaxés, fondus, quand l'équilibre s'est établi, nous font assister à cette éclosion du XIIIe siècle qui peut être regardé comme un des grands siècles de l'Histoire.

Alors naquit le type presque surhumain du chevalier, du caballero, le guerrier sublime qui fit régner la grâce de la femme et le point d'honneur ;

l'homme d'action qui subsistua, à une religion déjà difficile, un culte plus minutieux et plus sévère encore. A la morale du bien, le chevalier ajouta la morale du beau, morale qui deviendra ensuite celle de l'élégance et qui réclame de tels sacrifices de ses adeptes. La chevalerie, aux commandements de Dieu adjoignit les siens, plus élevés encore. Il n'y eut pas un homme de guerre qui ne fût chevaleresque, - même souvent les bandits. Voilà le germe de galanterie, de fierté, de fidélité, de courage, dont sortit le "gentilhomme" qui nous occupe, le gentilhomme typique, celui de la fin de l'Ancien Régime, en lui rapportant ceux qui, dans une époque incertaine, tentaient de marcher sur ses traces.



La gaieté ne les éclaira, ces chevaliers, qu'à la fin du XIVe siècle. Ils étaient mystiques et lentement s'épanouirent. On voit apparaître en France un élément nouveau avec les poèmes

satiriques, les chants burlesques, et une certaine manière d'être moins contrainte. Au XVe siècle, c'est accompli. Ce fut la résorption de la grognerie franque et germaine, de l'impassibilité romaine, par, sans doute, le principe gaulois. Alors que le mélange se fait des valeurs d'action (germaniques et romaines) avec les valeurs d'imagination (gauloises) ; l'élément racial finit par vaincre parce que c'est un comportement national, sorti du sol, de ses nourritures, de son climat. D'ailleurs la France même du XVe siècle, est un pays relativement facile, relativement abondant ; pour nous faire mieux entendre, allons jusqu'à dire, confortable. A l'égard des autres, la France apparaît comme un pays aimable et riant, un pays tempéré, et peut-être qu'avec ce mot, tout est dit. Point de ces froids interminables et livides, où l'âme se réfugie au centre d'un corps torturé, pas de ces chaleurs torpides et accablantes. On reste actif, allant, curieux.

Indiscutablement la France fut le pays le plus gai d'Europe et arrivait à étonner ceux qui avaient la chance d'y pouvoir séjourner. Les pays catholiques sont parmi les moins assombris et il a fallu les guerres de Religion, dont une part forma la gravité et l'hypocrisie XVIIe siècle, il a fallu les massacres, les haines révolutionnaires et les hécatombes de l'Empire, pour fausser l'allégresse française. On a continué par querelles sociales et sensiblerie démocratique ; et les guerres sans nom que nous venons de subir n'ont pas évidemment restauré l'ancienne complexion nationale.



Il serait difficile de réfuter que l'éclosion de ce Français typique ne concordât point avec un affaiblissement de la puissance matérielle de son pays. Les nations trop actives deviennent brutales, implacables et sacrifient tout à la réalisation arithmétique. La France du XVIIIe, animée par les gentilshommes

devint le pays le plus vivant et le plus aimable du monde. Trop peut-être.

L'élément gentilhomme alla jusqu'à policer et adoucir la guerre. Certes, la guerre reste la sanglante folie mais on sut quand même en diminuer l'horreur par tout ce qu'on plaça à l'entour de sa rage. Nos soldats-gentilshommes inventèrent ce qu'on a surnommé "la guerre en dentelles" et l'astreignirent à leur courtoisie intime. "Messieurs les Anglais, tirez les premiers", dirent-ils à Fontenoy, et je crois beaucoup plus à un réflexe de courtoisie qu'à une ruse.

Je ne cacherai pas non plus que cette disposition à l'élégance n'allât trop loin, efféminа quelque peu cette noble race. Le souci naturel du geste gracieux, de la bonne tenue arriva à donner, à ces léopards, des façons moutonnières. En face de l'émeute révolutionnaire, ces myrmidons de l'élégance n'éprouvèrent que du dégoût et se laissèrent couper le cou sans réagir. Il leur aurait paru de trop mauvais ton de se bagarrer contre des

gens sans aveu. On ne peut se colleter avec des sans-culottes. Heureusement qu'il n'en fut pas de même pour ceux de ces gentilshommes qu'on qualifie de hobereaux, et qui ont pour caractéristiques de vivre à la campagne et de moins donner à la grâce, à la tenue, à l'attitude. Gens plus naturels, dirons-nous, plus liés aux difficultés prosaïques de la vie et qui se démènent sur leurs terres pour y subsister. Les gentilshommes intégrés dans l'armée, que les rencontres incessantes, la société des leurs, affinaient à l'extrême, reprenaient de la vigueur en rentrant chez eux avec la retraite. C'est alors qu'ils devenaient des hobereaux. Les révoltes sublimes des Vendéens et des Chouans sortirent de leur vigueur morale.



Le gentilhomme a toujours été aimé, et ce qui peut sembler un paradoxe devient une vérité singulière en regardant de près. Jamais don Quichotte ne fut plus sensible aux cœurs qu'en devenant

un peu ridicule. S'il y a des ridicules qui tuent, d'autres s'ajoutent à la tendresse. On aime tant les légers ridicules de ceux que l'on chérit, comme ces fautes d'orthographe de votre tendre et jeune amie. Don Quichotte est un monument impérissable sur la tombe du caballero. Cervantes en faisait partie. Toutes les jeunesses du monde se toquèrent de ce sublime gogo, et, après tant d'années et de mécomptes, c'est encore une louange sollicitée par tout homme d'honneur, que d'être comparé à don Quichotte.

Chez nous, c'est tout à fait pareil. On n'a jamais pu dévisser, anéantir le gentilhomme. Les profiteurs et les sectaires du XIX[e] ont tout fait pour moralement détruire le gentilhomme sans y parvenir. Ils l'avaient ruiné, ils voulurent le déshonorer. Par tous les moyens, ils essayèrent de le rendre odieux, lamentable. Eh bien, dès que dans un livre apparaît ce personnage falot chez qui ne subsistent que des

bribes de chevaleresque, des séquelles de grandeur, le livre attache. Si le gentilhomme est honni sur la scène, c'est lui qui, pour le public, devient le personnage de fond.

Est-il plus âpre satire que le Gendre de Monsieur Poirier? Augier ne rate pas le gentilhomme. En fait, si la salle éclate de rire, les spectateurs rentrent chez eux avec l'idée que le duc et son ami le marquis de Presles, sont les héros d'une aventure qui devait tourner à leur confusion. Même avec Lavedan et le Prince d'Aurec, même avec Flers et Caillavet dont les petits gentilshommes idiots sont sympathiques.



Ce serait surtout aux hobereaux que ce livre s'attache car ils sont le sel de la campagne et chez eux demeure une tradition directrice et inavouée, sans formalisme mais d'autant plus respectable. Ils sont bien intéressants par l'amalgame qu'ils représentent,

amalgame où s'allient la droiture, la force, un reste d'élégance, une gaieté foncière, une franchise essentielle et le sens de la responsabilité. Le hobereau est une infime dilution du féodal ; il vit dans l'isolement, dans le travail, dans la protection. Ce n'est pas "un homme du monde", et ce n'est pas un rustre, et voilà où est le côté émouvant de son habitat. Il a gardé son attache avec le sol, et, sous sa rude écorce, est à coup sûr une manière de poète de la glèbe mais non pas un élégiaque, entendons-nous bien ; un poète lyrique, un fécondateur, un mainteneur. On lui doit les plus belles espèces de fruits, les acclimatations d'arbres, les fleurs greffées et plus vigoureuses, et, dans les mœurs rurales, une participation à la bonne santé intérieure du paysan. Sa conduite, parfois scandaleuse, se rachète par tant d'autres suggestions profitables. Il reste une grande force française. Le gentilhomme est une des plus nobles raisons de la campagne ; il démontre la supériorité d'une vie

qu'on trouve, en la regardant de la ville, méprisable et mesquine, presque barbare. Et, bien entendu, je ne veux pas seulement parler des propriétaires issus des anciens seigneurs, mon propos les englobe mais voudrait les dépasser ; je citerai ceux que leur vie de mainteneurs et de fructificateurs surclassa et éleva, cette génération toujours vivante des exploitants et que mûrit la vie à responsabilité de la terre et ses solitudes fécondes. L'agriculture ne déroge pas, disait-on jadis. Est-ce en souvenir des chevaliers, que tous les hommes de chevaux deviennent une manière de gentilhommes ?

Ainsi, loin d'abaisser leurs tenants, il semble que le labourage et l'élevage anoblissent. Je mélangerai les vieux gentilshommes aux nouveaux, dans ces histoires dont aucune n'a été inventée, dont la véracité fait le principal mérite.



Cette édition a été réalisé par
PRESENCE DE LA VARENDE

AZ Com' Impression
Rue de la Vicomté
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 14 mai 2004